

12 blessés dans un lycée de Gagny, ils témoignent...

# "LA BANDE C'EST COMME LA FAMILLE"

L'affaire a fait grand bruit et a amené le chef de l'Etat à prendre des décisions musclées. Pour la première fois, des acteurs parlent. PAR FRÉDÉRIC PLOQUIN

**C**ommissariat de Gagny, dans la Seine-Saint-Denis, mercredi 18 mars. Le président de la République en personne vient afficher sa volonté de combattre le phénomène des bandes violentes, en pleine explosion.

Arme de dissuasion dégainée : quiconque appartiendra à l'une de ces bandes s'exposera à trois ans d'emprisonnement. Un copier-coller de la fameuse « association de malfaiteurs », avec à la clé la création d'un nouveau fichier dédié aux bandes et des pouvoirs accrus pour le préfet de Paris...

Du lourd, du massif, du musclé ! Et pourquoi donc Nicolas Sarkozy se fend-il d'une telle démonstration de force ? Huit jours auparavant, le mardi 10 mars, une

vingtaine de jeunes encagoulés, armés de barres de fer, de bâtons et de couteaux, ont fait irruption dans une salle de permanence du lycée professionnel Jean-Baptiste-Clément, à Gagny. Bilan, au milieu des tables et des chaises renversées : une douzaine de blessés. L'affaire a fait grand bruit. Un nouveau cap a été franchi dans

A cause d'une « rivalité amoureuse », selon le rectorat. Des « trafics de drogue », selon Michèle Alliot-Marie. Mais encore ?

l'escalade de la guerre des bandes, dont le théâtre ne cesse de s'élargir, des centres commerciaux à la gare du Nord, en passant par les boîtes de Pigalle.

## Engrenage inéluctable

« Ce qui s'est passé à Gagny doit nous servir de leçon », a martelé Nicolas Sarkozy. Mais, au fait, que s'est-il vraiment passé ? Une « rivalité amoureuse » serait la cause de la bagarre, selon le rectorat. Michèle Alliot-Marie stigmatise, elle, les « trafics de drogue ». Rien de précis. Pour en savoir plus, nous avons cherché (et fini par trouver) deux acteurs de l'« affaire » de Gagny devenue affaire d'Etat après la visite présidentielle. Ils nous reçoivent dans leur quartier, baptisé « Chesnay Gagny », du nom de la station RER la plus proche, un



La cité du Chesnay, à Gagny (Seine-Saint-Denis).

Jules maitre / abaca

vous arrêtez de taper nos petits, sinon on va s'occuper de vous ! »

Mais les petits frères ont continué à recevoir des coups sur le chemin du foot, avec des bâtons, des clefs à molette, alors ceux du Chesnay ont décidé de prendre les choses en main. « Début décembre, raconte Jean, on s'est rencontré en bas de Jean-Baptiste-Clément. Un jeune de chez nous s'est battu avec un jeune de chez eux, à un contre un. » Il fallait un gagnant, c'est la logique de ce genre de duel version 9-3, sauf que la grand-mère de l'un des gamins est passée par là en voiture. Il a fallu tout arrêter... Ceux du Chesnay ont proposé un nouveau duel, en terrain neutre : les carrières, sur les hauteurs de Gagny. Un « désert » où ils ont l'habitude de régler leurs comptes. Ceux des Dahlias étaient quatre, ceux du Chesnay, une vingtaine ; un jeune a commencé à « courir à toutes patates » et « c'est parti en live ». « On leur est tombés dessus », dit Bernard. A mains nues, ils y tiennent : au Chesnay, on sait se battre !

**Un grand frère menace le journaliste : « Ici, c'est le ghetto, faut le savoir ! » Comme si ces « duels » devaient se faire à huis clos.**

Le soir même, un samedi, croient-ils se souvenir, les jeunes des Dahlias rôdent autour du Franprix dans l'espoir de se venger de la déculottée prise aux carrières. Ils ne tardent pas à attraper un « ennemi », âgé de 15 ans, et lui plantent un couteau dans le dos qui le conduit directement à l'hôpital.

Le lundi suivant, match retour aux Dahlias. « Nos grands sont montés là-bas, raconte Jean. Ils ont tiré au Flash-Ball et au gomme-cogne dans le hall d'un immeuble. » « Nos grands » ? Une quinzaine de jeunes de 20 ans partis à bord de trois voitures.

Vers la fin du mois de décembre, un semblant de paix semble s'instaurer entre les deux quartiers rivaux.

Le conflit se réveille au détour d'une mauvaise rencontre dans le RER, à la fin du mois de janvier. Coups, portable volé, « le gars des Dahlias perd la face ». Le ton monte en gare de Gagny lorsqu'un jeune des Dahlias se retrouve torse nu, tandis qu'un autre est salement rossé. Curieusement, personne ne voit l'engrenage qui se met en place, ni le personnel du lycée ni les flics du coin, sans doute trop éloignés du terrain pour comprendre ce qui se tramait.

Le 7 mars, un samedi, trois jours avant le raid punitif, trois jeunes du Chesnay

croisent des jeunes des Dahlias dans les allées du centre commercial Rosny II. Ils se font « taper », jusqu'à l'intervention des vigiles, avant d'alerter par téléphone le reste de la bande qui se mobilise pour accueillir les « agresseurs » à leur retour. Ils en aperçoivent deux dans un bus qu'ils tentent de stopper, mais le chauffeur – un « grand frère » des jeunes des Dahlias – refuse d'ouvrir les portes. Ceux du Chesnay parviennent finalement à bloquer le bus à la hauteur du commissariat de Gagny, mais « les policiers sont sortis et nous ont tiré dessus au Flash-Ball ».

**« Ils étaient 20, on était 6 »**

« La bande, c'est comme la famille, dit Jean, qui vise le bac pro à la fin de l'année. On se connaît depuis qu'on est tout petits. On délire ensemble. En cas de problème, on marchera toujours ensemble. »

Le dimanche, la vendetta reprend de plus belle. Ceux du Chesnay font une « ronde » – le vocabulaire policier ne les lâche pas – aux Dahlias, mais ne trouvent personne sur qui taper. Le lundi, ceux des Dahlias aperçoivent un jeune du Chesnay dans un bus, seul : ils tentent de monter à bord, mais le bus ne s'arrête pas. Le soir, ceux du Chesnay veulent en découdre pour de bon. Ils s'entassent à une vingtaine dans une camionnette de déménagement et roulent vers les Dahlias. Manque de chance, le véhicule se fait contrôler par la police. Comme ils ne transportent avec eux aucune sorte d'arme, tous sont relâchés. Se doutent-ils que les autres vont venir les chercher jusque dans le lycée ? C'est dans l'air... Jean raconte la suite, sans fioriture, comme s'il racontait une partie de football.

« C'est la récréation de 10 heures. On est entre pote. On entre dans la salle de permanence. On parle tranquillement, mais un de leurs complices envoie un message avec son portable. On entre comme on veut dans le lycée. D'un seul coup, je me retourne et je vois la vitre péter. Mon pote a reçu un coup de barre de fer en pleine figure. Ils étaient 20, on était 6. Ils avaient des couteaux, des marteaux, des barres de fer, comme d'habitude. Ils se sont mis à attaquer tout le monde, même les filles. On s'est défendus en jetant des chaises et on a fini par avoir le dessus. Ils sont partis en courant... »

La nuit est tombée sur la cité du Chesnay. Trois grands frères approchent et houspillent sévèrement les deux jeunes qui parlent à un journaliste. « Ici, tu es dans le ghetto, faut savoir ! » proclame l'un d'eux, avant de faire (provisoirement) main basse sur le carnet de notes du journaliste qui doit dégager au plus vite. Comme si la guerre des bandes ne regardait personne, à part ses protagonistes. Comme si ces « duels » ne pouvaient avoir lieu qu'à huis clos •